

Peter Sushy

PROMENADES

« Mon attachement
à la peinture en particulier,
et à l'art en général... »

Mon attachement à la peinture en particulier, et à l'art en général, remonte à si loin que j'ai dû puiser dans ma mémoire pour en reconstituer le fil directeur. Il m'a fallu une nouvelle fois revenir à mon grand-père maternel dont je mesure, avec le temps qui passe, combien l'influence fut déterminante pour l'enfant que j'ai été. Il ne me parlait pas beaucoup, car il était silencieux. Il m'expliquait encore moins, car il était bien trop modeste. Il m'a juste montré ce qu'il aimait, me laissant libre de mes choix comme de mes émotions. Il m'a initié sans même que je m'en rende compte.

Comme nombre d'hommes de cette époque, il était passionné de philatélie. Ce qui peut sembler désuet aujourd'hui était beaucoup plus courant dans les années 1960 ! Nous nous dirigions presque tous les dimanches, et même parfois les jeudis – il n'y avait pas école –, vers le bas des Champs-Élysées, au Carré Marigny, où se retrouvaient tous les passionnés de timbres, professionnels comme amateurs. Il y avait là une quarantaine de petites échoppes recouvertes de toiles en plastique où chacun pouvait acheter ou échanger les figurines en papier de son choix. C'était le domaine des marchands « installés ». Les amateurs ne disposaient que de quelques chaises pour exposer leurs trésors. C'était familial, bon enfant, ludique et, en même temps, pédagogique. On pouvait rencontrer toutes sortes de commerçants, les forts en gueule comme les taiseux, les anciens qui avaient tout vu et ne s'emballaient plus pour rien, comme les plus jeunes

qui croyaient dur comme fer que la cote de certains timbres allait s'envoler, c'était une certitude ! Il y avait aussi les dépressifs, les roublards, quelques malhonnêtes peut-être, mais beaucoup d'authentiques passionnés. J'aimais ce monde bigarré, étrange, mystérieux, où tout se payait en petites sommes, mais toujours en liquide, et où la parole donnée tenait lieu de contrat. L'ensemble était modeste, assez misérable ou au moins besogneux, mais me faisait rêver. Là-bas, chacun racontait sa dernière trouvaille. Ils avaient toujours fait une bonne affaire, car les mauvaises affaires, personne ne s'en vantait. J'assistais à toutes ces conversations au côté de mon grand-père. Je ne disais pas un mot, mais j'enregistrais tout. Je ne voulais pas en perdre une miette. Parfois, il m'achetait quelques timbres, souvent oblitérés car ils étaient meilleur marché. Je les rangeais précieusement dans mon petit album personnel. Il n'y avait que la pluie qui pouvait nous décourager d'entamer notre promenade dominicale. Quand mon grand-père est mort, j'ai continué durant quelques années à m'y rendre. Puis j'ai cessé. Son absence me pesait trop.

C'est ainsi que je découvris les merveilles de notre patrimoine artistique. Je rêvais sur ces paysages, ces monuments, ces chefs-d'œuvre à l'époque imprimés selon le procédé de la taille-douce qui en soulignait chaque détail, chaque couleur, chaque perspective. Je me souviens plus particulièrement d'une série d'une beauté exceptionnelle, qui permettait à la poste de mettre en

valeur les grands tableaux de la peinture française. Ces timbres étaient d'une qualité stupéfiante. Ce fut mon premier contact avec la peinture... Ce fut un choc véritable. J'étais enfant et je pouvais passer des heures à regarder ces figurines à la valeur faciale modeste, à peine quelques anciens francs. Ces souvenirs sont encore tellement ancrés dans ma mémoire que je n'ai eu nul besoin de me replonger dans les catalogues Yvert&Tellier de l'époque pour retrouver ces émotions. Il y avait *Les Joueurs de cartes* de Cézanne, qui a toujours été mon tableau préféré, *La Serveuse anglaise* de Toulouse-Lautrec et son univers chaotique et libre. *La Lutte de Jacob avec l'ange* d'Eugène Delacroix, dont la dimension mystique me fascinait. Je pus découvrir le clair-obscur de Georges de La Tour, les tapisseries de Lurçat ou les vitraux de la cathédrale de Conches. Il y avait aussi Daumier, le Douanier Rousseau, Georges Seurat, et tant d'autres. Ces images s'imprimèrent en moi avec une force et une précision que je n'aurais pu imaginer au moment où elles me pénétraient. Ce furent mes premiers pas vers l'art. À cette époque, nous n'allions pas en famille visiter les musées. Nous ne recevions pas d'invitation pour les expositions. Nous sortions très peu. Les timbres furent ma première fenêtre sur l'extérieur.

Plus tard, vers l'adolescence et toujours grâce à mon grand-père, je pus enfin contempler de vrais tableaux. Il était médecin de quartier à Paris et avait dans sa clientèle Jacques Villon qui, sans

être un tout premier maître dans sa discipline, jouissait d'une très respectable cote. Villon fit un jour le portrait de mon grand-père, saisissant de ressemblance. La logeuse de Modigliani fréquentait également son cabinet médical. Ce peintre aujourd'hui adulé était très pauvre, et payait parfois son loyer au moyen de ses dessins, ce qui en disait long sur ses ressources. La logeuse n'était pas riche non plus et il lui arrivait de régler, à son tour, son médecin avec ces mêmes dessins. Mon grand-père aimait la peinture, et était un homme bon. Il acceptait donc ce mode original de règlement, sans imaginer le trésor potentiel qu'il recevait. Nous étions avant la guerre, et Modigliani n'était pas encore l'icône artistique qu'il est aujourd'hui. C'est ainsi que mon grand-père conserva toute sa vie un double dessin de ce dernier, réalisé au crayon, sur un papier recto verso ! Temps heureux où un médecin et une logeuse acceptaient de se faire payer par un simple dessin ! On a du mal à imaginer cela de nos jours...

*

Mais ce qui me fascinait le plus, c'était la virtuosité de tous ces génies. D'où venait cette incroyable dextérité, cette capacité à donner une vie et un sens à des émotions si personnelles ? Comment accédaient-ils à cet imaginaire, et de quelle manière réussissaient-ils à le faire exister au travers d'une œuvre d'art ? Le mystère de l'inspiration sous toutes ses formes, littérature,

peinture, sculpture, chanson, musique ne cessa et ne cesse de m'impressionner. Il y avait donc bien des « élus » au cœur de l'humanité. Cette famille d'artistes capables de faire ce dont la multitude, dont je fais partie, est incapable... Depuis cette époque, ils ont formé à mes yeux un cercle à part, une communauté particulière qui dispose d'un langage qui n'appartient qu'à elle et d'une capacité à créer qui ne correspond à aucune rationalité. Peu importe le mode d'expression retenu : au-delà des différences de moyens et de méthodes, il s'agit bien de la même grâce, celle du talent. Et il n'est pas donné à tout le monde ! Il est rare, précieux, fragile. Il est injuste aussi, car il ne doit rien au mérite. C'est lui, en effet, qui donne envie de travailler. Posséder ce talent procure la volonté et l'énergie pour l'utiliser. À l'inverse, des heures de travail accumulées ne suffiront jamais à suppléer l'absence de celui-ci !

*

Pendant des décennies, je n'ai pas voulu évoquer cette passion pour l'art. Ce fut ainsi pour toutes les choses importantes voire essentielles de ma vie, pour lesquelles j'ai toujours éprouvé une certaine pudeur. Lorsque je participais aux joutes politiques, je craignais que mon propos puisse être reçu comme un artifice de communication, et qu'au final ma démarche soit comprise comme insincère. Aujourd'hui, alors qu'il n'y a plus d'enjeux électoraux au quotidien, et que je suis sorti de la vie partisane, j'ai retrouvé la

liberté de parler de ce qui est vraiment fondamental à mes yeux. L'art, la culture, les artistes composent cet essentiel.

Comment d'ailleurs être Français et ne pas ressentir cette impérieuse nécessité ? Dans notre pays, la culture fait partie, ou en tout cas le devrait, des « biens de première nécessité ». Ma conviction est qu'au même titre que l'eau et la nourriture, l'être humain a besoin de l'art pour vivre. Ni plus ni moins. C'est d'ailleurs dans le monde du vivant ce qui différencie l'homme de toutes les autres espèces. Notre rapport à la culture et à la création est profondément singulier. Les termites bâtissent des cathédrales pour se loger. Les oiseaux font des nids dont la complexité est parfois à la mesure de celle de nos plus grands architectes. Le monde animal sait se parer de couleurs chatoyantes afin de se protéger et de s'adapter. Mais il n'y a que l'homme qui crée une œuvre pour le seul plaisir de la recherche de la beauté, de la perfection, de l'émotion et de l'intérêt pour le symbolique.

Trente-six mille ans avant Jésus Christ, au cœur de l'Ardèche, au fond de ce qu'on appela ensuite la grotte Chauvet, éclairée à la seule lumière de feux de lichen et de graisse animale, des artistes prodigieux ont laissé la trace indélébile de leur science de l'observation, de la perspective, du mouvement. Ils n'éprouvaient aucun intérêt mercantile, n'obéissaient à aucune stratégie commerciale, mais sans doute cherchaient-ils déjà à défier le temps et la briè-

veté de l'existence en gravant dans la pierre les représentations symboliques de leurs vies quotidiennes. Et ils ont réussi au-delà même de leurs espérances puisque des dizaines de siècles plus tard, nous sommes encore nombreux à vouloir admirer ces premiers chefs-d'œuvre de l'humanité. Ce sont les mêmes pulsions qui ont animé les artistes tout au long des siècles qui ont suivi. L'expression artistique est un besoin vital pour l'humanité. Elle l'est même doublement, tout à la fois par la volonté de créer et par le besoin de contempler. Il s'agit bien d'une double dépendance. Si les artistes ont l'ambition de partager avec un public, c'est ce dernier qui achève de donner sa dimension véritable aux œuvres. Elles sont faites pour être vues, lues, écoutées. Peut-on séparer *La Joconde* des foules innombrables qui se succèdent à flot continu pour la contempler ? Je ne le crois pas. De son côté, le public a besoin d'admirer afin de s'évader et de s'élever par la seule magie du contact avec l'art. Regarder la perfection est une source d'émotion inépuisable. Il s'agit d'ailleurs bien du seul domaine de la vie où le progrès collectif ne peut exister, car il ne saurait y avoir de marge de progression pour ce qui a vocation à être parfait dès son origine. Et si celle-ci existe, elle n'est que personnelle. Une œuvre est un monde abouti qui est tout à la fois universel et intemporel. C'est en cela qu'elle exprime sa perfection.

Universel, car l'œuvre d'art est en mesure de se hisser au-dessus des langues, des cultures, des traditions, des diffé-

Pablo

PICASSO



*Les êtres humains pensent politiquement,
qu'ils le veulent ou non.*

Pablo Picasso

*Autoportrait, 1901.
Huile sur toile, 81 x 61 cm.
Paris, musée Picasso.*

Louis

ARAGON

La littérature est une affaire sérieuse pour un pays,
elle est, au bout du compte, son visage.

Louis Aragon

IL N'Y A PAS D'AMOUR HEUREUX

Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force
Ni sa faiblesse ni son coeur Et quand il croit
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie
Sa vie est un étrange et douloureux divorce
Il n'y a pas d'amour heureux

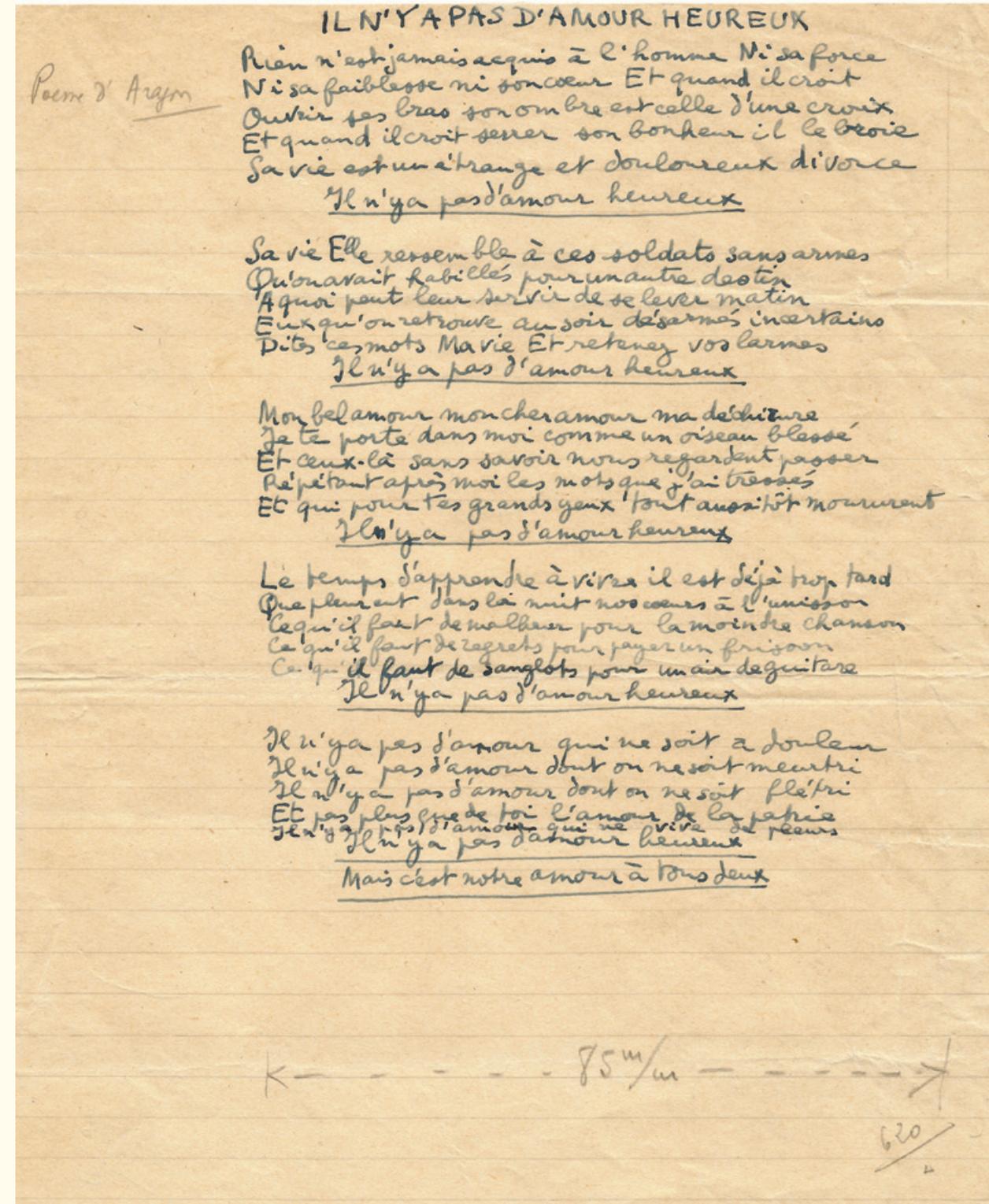
Sa vie Elle ressemble à ces soldats sans armes
Qu'on avait habillés pour un autre destin
À quoi peut leur servir de se lever matin
Eux qu'on retrouve au soir désarmés incertains
Dites ces mots Ma vie Et retenez vos larmes
Il n'y a pas d'amour heureux

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer
Répétant après moi les mots que j'ai tressés
Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent
Il n'y a pas d'amour heureux

Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard
Que pleurent dans la nuit nos coeurs à l'unisson
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare
Il n'y a pas d'amour heureux.

Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri
Et pas plus que de toi l'amour de la patrie
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs
Il n'y a pas d'amour heureux.
Mais c'est notre amour à tous deux

*Il n'y a pas d'amour heureux, manuscrit autographe.
Une page in-4°, slnd. Collection particulière.*



Camille

CLAUDEL

156

*Combien de fois j'ai recommencé,
retourné dans tous les sens
pour trouver un côté vraiment personnel;
combien j'ai fait d'études inutiles
que je brisais ne répondant pas à mon idée.*

Camille **Claudel**

*La Petite Châtelaine, vers 1892-1896.
Marbre, 42,2 x 37 x 29,5 cm.
Roubaix, La Piscine, musée d'art
et d'industrie André Diligent.*



Hans

HARTUNG

276

*Et puis, ajoutai-je, cela me fait plaisir d'agir sur la toile.
C'est cette envie qui me pousse: l'envie de laisser
la trace de mon geste sur la toile, sur le papier.
Il s'agit de l'acte de peindre, de dessiner,
de griffer, de gratter.*

Hans Hartung

